

Le puzzle

de

Nésida Loyer

À quand remontait cette tradition qui regroupait la famille durant des heures le jour de Noël, autour de la table à café du salon? Exercice en apparence futile, son emprise se faisait sentir chaque année davantage. L'année précédente, les mille pièces de l'église à Saint-Urbain de Jackson étaient tombées en place vers minuit, comme par miracle. L'église sombre posée sur la neige immuable avait décoré la table basse plus d'un mois avant d'être démantelée, puis rangée dans un placard. On avait trouvé hautement stimulant cette intégration de la culture et du divertissement. Et, cette fois-ci, on avait de nouveau opté pour une oeuvre d'un peintre du Groupe des sept en mille pièces.

Comme une tempête s'annonçait, chacun voulut partir de bonne heure, et *L'après-midi dans le parc Algonquin* de Thomson n'était pas très avancé quand Adélie et son mari allèrent se coucher. Le jour suivant qui était congé les vit penchés, absorbés par le puzzle, jouant une sorte de danse autour de la table pour mieux se positionner, cherchant à mettre une pièce, l'écartant, tour à tour frustrés et jubilants, offrant même au visiteur impromptu de rentrer dans le jeu. L'initié refusait avec véhémence, connaissant bien le danger qui punit l'obsession.

Le lendemain, son mari parti au travail, Adélie regarde le puzzle à peine ébauché, et le puzzle la regarde. Le cadre encore incomplet forme une bouche distordue, béante, qui émet un cri silencieux. Adélie se rapproche, elle sait qu'elle a devant elle toute la journée, pourquoi pas la vie. Elle étale l'affiche qui reproduit le puzzle grandeur exacte. Ou bien est-ce le puzzle qui reproduit l'affiche? Elle ne sait plus. Peu importe. Elle voit, au premier plan, l'ombre bleutée d'arbres et

de feuilles invisibles laissant deviner, hors du tableau, derrière elle, une végétation dense, qui, en cette fin d'après-midi, projette ses ramifications sur la neige immaculée. Au deuxième plan, deux arbres tourmentés annoncent une forêt où le vert foncé de l'épinette fait contrepoint à un ultime flamboisement automnal. Au-dessus, une montagne noire, sur laquelle pèsent des nuages de soufre et de plomb qu'encadrent deux plans fragiles de ciel turquoise. Adélie aurait envie de construire le puzzle par le bas; vite se défaire de la zone d'ombres avant que le soleil se couche tout à fait, pour entrer dans l'éclat de la neige, dans cette lumière où le temps est suspendu, puis, au delà de la barrière des arbres, gravir les hauteurs diffuses pour enfin déboucher, par delà les nuages, dans une échappée de ciel bleu.

Elle sait qu'elle a tous les éléments pour construire le tableau. L'affiche, trop plane, ne l'intéresse plus. Son regard est attiré par le puzzle qui la fait pénétrer dans une autre dimension. Elle commence à perdre la notion de l'heure, s'interrompant à peine pour boire et manger quelque chose. Le soir, l'ombre des arbres invisibles avance, le profil des nuages se dessine de plus en plus nettement sur les pans de ciel. Le tableau semble se construire de façon concentrique, comme un piège qui se referme. Adélie continue néanmoins et traverse la neige stérile pour atteindre la lisière de la forêt qui l'attire comme un aimant. On n'y voit âme qui vive, mais, sous la neige, au creux des arbres, vibre l'univers mystérieux des bêtes sauvages.

Le jour suivant, la notion du temps s'évanouit encore. Les seuls mouvements qu'Adélie effectue lui permettent de se placer autour du puzzle pour le voir sous d'autres angles et tenter de conserver un semblant d'objectivité. Elle ne sait pas que, chaque fois qu'elle pose une pièce, le lien entre elle et le tableau se resserre. Elle est dans un état second, ne ressentant plus la douleur musculaire de sa nuque crispée. Elle est même capable de faire le tour du puzzle, accroupie sur le bord de la table, les pieds écartés à 180 degrés, pour aller insérer les pièces. Elle a maintenant atteint la forêt et entend le bruissement des feuilles et les pas feutrés des animaux. Il ne lui reste que quelques ombres à régler au bas du tableau, puis le ventre rond des nuages et la tache noire de la montagne. Les

tons des éléments qui restent étant plus contrastés, il lui est facile de regrouper les pièces avant de les poser. Presque à regret, elle complète l'échappée de ciel par laquelle elle pensait terminer. Le soir, elle a l'impression qu'elle ne pourra pas s'en sortir, et ses rêves sont hantés de pièges inextricables.

Le lendemain, c'est à peine si elle entend partir son mari, avec lequel d'ailleurs elle n'entretient plus qu'un dialogue minimal. Trop pris par son travail, cela ne le dérange pas. Il a tout de même noté que le puzzle avançait et qu'il exerçait sur lui un attrait bizarre. Il s'en approche, comme ça, juste pour voir, s'il peut, en passant, ajouter un élément. Par bonheur, un rendez-vous urgent l'oblige à s'enfuir. De nouveau seule, Adélie se sent prise d'une sorte de fièvre. Elle se met à compter, puis à regarder fixement les pièces qui restent et le moule dans lequel le destin doit les insérer. Elle n'a plus le choix. Les derniers morceaux sont comme un prolongement de ses doigts et viennent s'imbriquer violemment l'un après l'autre dans cette toile tendue qui commence à se déformer en un vortex sans fin. Adélie se sent aspirée dans le tableau par l'ultime pièce qui se referme sur elle comme une trappe.

Le soir, son mari, fou d'inquiétude, alerte la police. L'enquête dure encore. Sa disparition est un vrai puzzle.